



SA VOIX DE VELOURS
AVAIT CONQUIS
TOUS LES FRANÇAIS

LES 50 ANS DE RÉGNE DE L'EMPEREUR TINO

Un soir, au « Grand échiquier » de Jacques Chancel, consacré à Tino Rossi, Charles Trénet constata : « Il y a une voix comme celle-là, par siècle, et celle de Tino a ceci d'extraordinaire, qu'elle a été tirée à un seul exemplaire. » Inimitable l'Empereur Tino l'était et tous ceux qui essayèrent de lancer, dès l'avant-guerre, des Tino Rossi bis s'en aperçurent et celui-ci put régner sur la chanson française pendant cinquante ans, ou plutôt quarante-neuf ans. Tino, disparu en cette fin de septembre, rêvait en effet de vivre au moins jusqu'au 14 octobre 1984 pour fêter ce qu'il considérait comme ses vrais débuts : l'instant où, âgé de vingt-sept ans, il entonna, sur la scène du Casino de Paris, la première des chansons composées pour lui par Vincent Scotto « Veni, veni, tu sai, bella, bella, ah canta me... » et où il commença à bouleverser les femmes jusqu'à l'hystérie et fasciner les hommes jusqu'à l'agacement, conquérant tous les Français de sa voix de velours.

Sa famille, c'était Lilia Vetti, sa troisième femme, qui lui a donné son fils Laurent (à g.), et la Corse et Napoléon dont il possédait (à dr.) un authentique uniforme.

PHOTOS : MICHEL DESCAMPS





TINO ROSSI (suite)

SES CHANSONS ONT SURVÉCU A TOUTES LES MODES

L'IDOLE DES ANNÉES 30, 40, 50, 60, 70, 80...

Tino Rossi jouait très mal de la guitare, n'avait jamais appris le solfège, lisait à peine la musique mais, comme l'a écrit et proclamé Boris Vian : « Il était l'un de ces rossignols qui travaillent sur une branche où les paroles ne comptent pas ou si peu » et les plus grands auteurs de la chanson française l'ont salué comme l'un des leurs : Jean Ferrat, qu'il recevait ici chez lui en 1969, Georges Brassens, invité en 1979 de son show « Joyeux Noël Tino Rossi ». L'occasion, comme avec Mireille Mathieu, dans le même show, de chanter l'éternel « Petit Papa Noël » chanson qu'il avait créée en 1946 dont il a vendu jusqu' alors 30 millions de disques dans le monde.

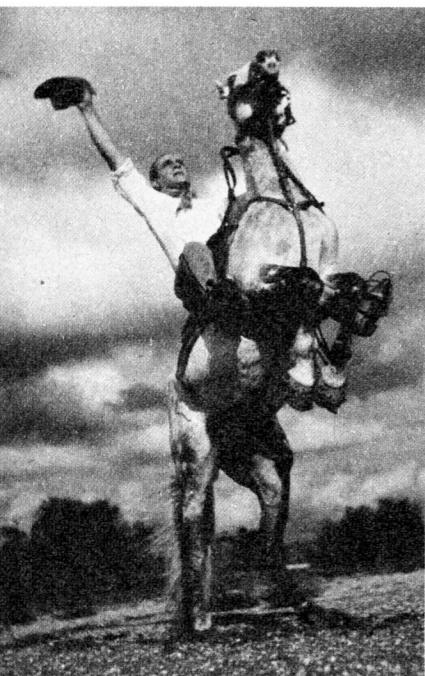


Jean Lenoir

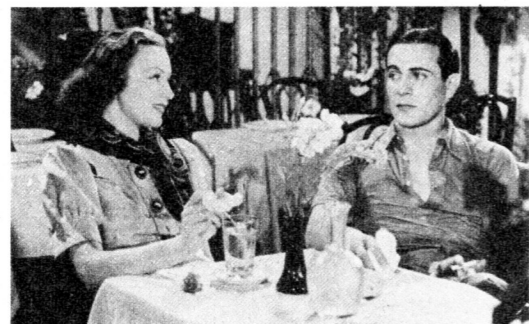


Bernard Legauy

Cheveux gominés, raie au milieu, il incarne le séducteur lancé par Rudolph Valentino.



Sur la Côte d'Azur, Mistinguett lui présente Lilia, ancienne danseuse. Il ne la quitte plus, tourne avec elle dans « Le Gardian », de J. de Marguenat (notre photo)... mais attend six ans avant de la demander en mariage !



L'idylle de Mireille Balin et Tino commence pendant le tournage de « Naples au baiser de feu » (notre photo), en 1937 et s'achève en 1942. Tino suit même l'actrice jusqu'à Hollywood mais il n'y chante pas.

Les plus jolies femmes rêvent de le conquérir, il tient dans ses bras toutes les stars comme Micheline Presle dans « Le soleil a toujours raison », de P. Billon.



Lorsque je suis passé à « L'École des fans », de Jacques Martin, cinq générations composaient le public », disait Tino Rossi. Et d'égrener le compte à rebours des années : 80, 70, 60, 50, 40... sans oublier avec nostalgie celles des débuts, les années 30. De revenir à la case départ, lorsque fils d'Eugénie et Laurent Rossi, né sous le signe du Taureau et embauché comme « changeur de monnaie » au casino d'Ajaccio, il s'en était allé à l'âge de 20 ans jouer sa chance sur le continent, à Marseille, puis à Paris pour y trouver... sa voix. Dès lors, comme l'évoquait Tino : « Des générations se sont aimées, se sont mariées, ont fondé des familles sur nos ritournelles... » Traversant les modes, les crises politiques et les conflits de toutes sortes, ses chansons sont en effet devenues autant de repères de notre histoire, avec, à chaque Noël, ce « Petit Papa » que fredonnent et fredonneront encore les enfants du siècle d'E.T. et des jeux vidéo. À quel chanteur d'aujourd'hui pourra-t-il encore arriver ce que racontait Tino Rossi : « Un soir, à l'ABC, la porte de



Michel Croizard

ma loge s'ouvre brusquement, une femme en manteau de fourrure surgit. Elle était entièrement nue ! Depuis j'ai toujours redouté mes admiratrices déchainées, telle des meutes de louves... » Pourtant Tino, oubliant la retraite à laquelle aspire désormais le premier auteur de « tubes » venu, disait toujours : « Un artiste ne doit

s'arrêter que pour deux motifs : le manque de succès et la maladie ». Tino ne connut jamais le premier, jonglant avec disques d'or et de platine – 300 millions vendus. Il a connu le second, l'espace d'un été et d'une convalescence dans sa terre natale. Une Corse à feu – un incendie frôla sa villa – et à sang. « L'autono-

mie, les attentats, soupirait-il, ça c'est de la politique, mais je ne fais pas de politique. Je chante et me contente de chanter la Corse depuis cinquante ans ». Chanter. Toujours chanter et provoquer jusqu'à la fin, comme l'année dernière au Casino de Paris, impatiences et passions : « Un jour, expliquait encore Tino, lors d'un gala, un monsieur, déjà âgé, est mort dans la salle. Quand je l'ai appris, je me suis rendu à l'hôtel afin de rencontrer son épouse. Celle-ci, à mon grand étonnement, m'a remercié en disant : « Grâce à vous, il est mort heureux... »

Tino, aussi, selon ses proches, est mort heureux. Sans doute parce que comme il le répétait : « Je chante l'amour car j'ai horreur de la violence et de la laideur ». N'avait-il pas, lorsqu'il interprétait « La Truite » de Schubert, supprimé le dernier couplet, celui où la truite se fait prendre, en jurant : « C'est vraiment trop triste... » C'est peut-être pour ça aussi que Tino, Don Juan et Père Noël, restera dans l'éternité des âmes sensibles et des microsillons rayés. ■

Alain LAVILLE